



Propos sur un « Bandoeng » épistémique : l'Afrique, le Sud global et la production des savoirs au XXI^e siècle

Germain Ngoie Tshibambe*

Résumé

La mondialisation repose sur un socle de production des savoirs dont l'analyse géopolitique démontre la polarisation autour de certains États et/ou peuples, en l'occurrence « le Nord ». Ces acteurs maintiennent leur position dominante en multipliant plusieurs dispositifs qui sont autant de leurres destinés à pérenniser le rapport inégal dans l'acte de penser. Au demeurant, Susan Strange a bien saisi les contours de ce jeu des nations en démontant les ressorts et les sites constitutifs de la puissance dans sa dimension structurelle (1988). Le savoir et la circulation de l'information font partie de ces sites en tant que vecteurs de l'hégémonie. Dans cette partition planétaire de la production des savoirs, l'Afrique est dans une mauvaise posture qui la loge sous le signe de la dépendance complexe. Celle-ci est mieux rendue par la « colonialité épistémique ». Cet article entend analyser ce que fait l'Afrique dans la quête de la libération dans le domaine de la production des savoirs en sciences sociales. À la suite d'un courant de pensée dit de la décolonialité épistémique, nous voulons démontrer que l'Afrique devrait se lancer dans ce travail libérateur à travers un « Bandoeng » sur le plan épistémique.

Mots-clés : mondialisation, savoir, colonialité épistémique, Sud global, production du savoir, décolonisation des sciences sociales.

Abstract

Knowledge production is among the pillars of globalisation. Through the lens of geopolitics it is worth understanding that knowledge production field is marked by the hegemony of few States and peoples, let us say the North.

* Professeur ordinaire, Département des Relations internationales, Faculté des Sciences sociales, politiques et administratives, Université de Lubumbashi, République Démocratique du Congo.
Email : tshibamben@unilu.ac.cd ; gngoie2013@gmail.com

This hegemonic stand is kept thanks to diverse devices that are as such pitfalls and decoys aimed surreptitiously at keeping the uneven balance within the act of thinking. Susan Strange displayed the game nations play in the field of power and she forged the “structural notion of power” (1988). Knowledge and knowledge circulation remain important as the vectors of the global hegemony. The global partition of knowledge production makes Africa lagging while being under strains of complex dependency. Africa’s posture is labelled “epistemic coloniality”. This article aims at analysing what Africa’s scholars are doing so as to free themselves at the epistemic level in the domain of social sciences. Following the paths of epistemic decoloniality we try to grasp what Africa is undertaking through the new spirit of Bandoeng at the epistemic front.

Keywords: globalisation, knowledge, epistemic coloniality, Global South, knowledge production, decolonisation of social sciences.

Introduction

La fin de la guerre froide peut se lire sur le plan discursif comme un moment ayant mis fin à la camisole de la double pensée unique, pensée uni-verselle dont chaque camp voulait imposer la légitimité de son récit/ses récits ici et ailleurs. Cette double pensée se réfère à la confrontation idéologique que chacun des deux camps, de l’Est et de l’Ouest, a déployée entre 1945 et 1990. Cette double pensée participait, en fait, à une confrontation entre des acteurs à l’intérieur d’un même monde, «le monde atlantique» (Mignolo 2002), un monde dont la volonté de puissance imposait qu’il se mît en position de dominer les autres. Alors que planait sur le système international cette guerre froide, se mettait en mouvement l’initiative de contestation de ce monopole épistémique. Cette résistance épistémique dans le champ du savoir n’est pas seulement le propre de ceux de la périphérie, soit du Sud : nous en trouvons des traces aussi au Centre. Michel Foucault en retrace les linéaments lorsqu’il parle de la difficile tâche d’échapper à Hegel en cherchant à l’évacuer du piédestal de la pensée philosophique en Occident (Foucault 1971). Cette contestation proviendra des chemins de la pensée que vont emprunter les gens occupant une position de dominés et dont la voix était inaudible.

Chez ces derniers, ce travail a commencé d’abord sur le plan politique avec la quête de l’indépendance à travers l’entreprise dénommée décolonisation. Sur le plan scientifique, la décolonisation a commencé tôt dans le Sud global avec des aléas divers. Dans cette trajectoire pour se défaire de «l’odeur du Père» (Mudimbe 1982), plusieurs pistes se sont offertes et des voix se sont fait entendre. De telles voix sont nombreuses en Afrique, comme celle de Frantz Fanon, Ngugi wa Thiong’o, Samir Amin, Mudimbe, etc. ; en Amérique latine, comme celle de Walter Mignolo, etc., et en Asie comme

celle de Partha Chatterjee ou de Dipesh Chakrabart (Gordon 1982; Amin 1988; Mignolo 2002; Amselle 2008; Ngoie 2017). Les penseurs précités ont dégagé le diagnostic de ce malaise dans le savoir. Ce diagnostic va être l'énonciation de « la captivité de la pensée » (Alatas 1995:90) ou de « l'eurocentrisme » (Amin 1998) tandis que pour Paulin Hountondji, le mal à extirper est « l'extraversion de la pensée » (cité par Parel 2014:605). « La colonialité épistémique » (Mignolo 2014:588) devient la camisole qui, dans le champ du savoir, enferme subrepticement le sujet colonisé dans des manières de faire qui le conditionnent et l'affectent autant dans ce qu'il pense que dans la manière dont il pense.

Ayant pris la mesure de cette « occidentalisation du monde » (Mignolo 2014:586), l'Afrique s'est engagée dans cette tâche d'en sortir en s'engageant dans un processus dynamique fait d'avancées et de rétropédalages. En fait, dans les années 1990, le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA), à la suite d'une entreprise de réflexion sur la décolonisation des sciences sociales en Afrique, a produit un rapport ayant un titre évocateur, *Un programme inachevé* (CODESRIA 1997). L'épithète « inachevé » donne la mesure de l'étendue de la tâche à entreprendre. Peut-on subsumer le sort de l'Afrique sous cet inachèvement ? Une telle passe d'armes est-elle une œuvre qui prend des « chemins qui ne mènent nulle part » (Heidegger [trad. 1962] 1986) ?

Ce texte continue ce débat pour analyser ce que fait l'Afrique dans la quête de la libération dans le domaine de la production du savoir en sciences sociales. Ainsi, nous voulons commencer par cerner la signification du savoir et de la production du savoir. L'Afrique ne peut participer à la production du savoir que si ce savoir est nettoyé de la gangue qui en fait des « langages en folie » (Mudimbe, cité par Kā Mana 2018:68) ; cet exercice de découverte du savoir est fait dans la deuxième section. À la suite du courant de pensée de la décolonialité épistémique (Gordon 2008; Mignolo 2014), nous voulons démontrer que l'Afrique devrait se lancer dans ce travail libérateur tout en appelant à un Bandoeng sur le plan épistémique. Bandoeng en 1955 a été un moment fondateur dans la matérialisation de la solidarité et du réveil des peuples des « Trois A » (Afrique, Amérique et Asie), moment qui leur a permis de se faire entendre et de déclencher le combat conduisant à la décolonisation sur le plan politique, ce qui constitue la matière de la troisième section. La reconnexion entre les parties prenantes du Sud global ne résout pas tous les défis sur ce champ du contrôle, de la production et de la circulation des connaissances, surtout qu'en cette ère de la globalisation digitale, la production de la connaissance étend ses horizons : tenir compte de ces limites fait l'objet de la dernière section.

De la production de la connaissance : les mots et la chose

En distinguant les mots de la chose, nous voulons prendre la mesure du décrochage qui se crée lorsqu'à travers les mots on veut définir la réalité : cette dernière peut avoir une densité que les mots ne sauraient rendre à leur juste valeur. Tâchons néanmoins de procéder au nettoyage conceptuel de ces deux expressions, dont le contenu s'étend actuellement. Qu'est-ce que la connaissance ? Et qu'est-ce que la production de la connaissance ? Pour Rufus Pollock (2009) « *la connaissance est ici utilisée au sens large pour signifier toutes les formes de production d'informations, y compris celles qui sont liées à l'innovation technologique, à la créativité culturelle et au progrès universitaire* »¹. Ainsi, la connaissance élargit l'horizon du possible ; tel est le cas de l'information générée par la découverte et qu'on applique dans différents domaines de la vie, comme en mécanique, en médecine ou en informatique. De même, la connaissance concourt à l'accumulation des matériaux théoriques et méthodologiques en tant qu'outils de l'acte du savoir. La connaissance et le savoir participent, en fait, à un même socle étymologique en latin². Considérant cette homologie des termes, il n'est que de passer à la définition de la deuxième expression, celle de la production de la connaissance/savoir. La production du savoir se déploie sous la forme des discours qui portent sur des objets et se dénouent en disciplines. « Formations discursives », développements « disciplinaires », tels sont les constituants de la connaissance, du savoir (Foucault 1969:44-48). Ces constituants vont se manifester sous i) une dimension instituée, ii) en ayant des dispositifs propres à eux, et iii) en recourant à des circuits dont les canaux vont se multiplier grâce à des kits « technétroniques » (Brzezinski 1975).

La dimension « instituée » du savoir découle du fait qu'en notre époque, ce n'est pas dans les bosquets que l'on trouve le savoir. Ce dernier est produit à travers certaines institutions universitaires et non universitaires. Il y a actuellement une compétition dans la production de la connaissance entre les institutions universitaires (écoles, facultés, centres de recherche) et des institutions non universitaires comme les institutions financières internationales (la Banque mondiale, le Fonds monétaire international), certaines institutions publiques ou privées et des organisations non gouvernementales. Aux États-Unis, il existe des bureaucraties de recherche, en fait des think tanks ayant pignon sur rue, capables de produire du savoir-action (*policy-oriented research*/ Recherche axée sur les politiques). C'est le cas notamment de la Rand Corporation ou du Council on Foreign Relations (Whitley 2000).

Si le savoir est institué, il est de bon aloi de retenir qu'il y a une catégorie de professionnels qui ont mandat de l'énoncer et de le produire. Cette professionnalisation se manifeste par la création d'associations savantes

et de métiers de recherche. L'Association internationale de sociologie, l'Association internationale de science politique ou l'Association des études internationales³ deviennent ainsi des organisations portées à conserver la tradition disciplinaire dans ses continuités et discontinuités.

La deuxième dimension du savoir renvoie à des dispositifs propres qui en sont des rampes. Ces dispositifs participent ainsi à des questions ontologiques, méthodologiques et épistémologiques devenant des marqueurs pour chaque discipline et permettant d'établir des passerelles entre diverses disciplines. Foucault en dit quelque chose lorsqu'il écrit : « Une discipline se définit par un domaine d'objets, un ensemble de méthodes, un corpus de propositions considérées comme vraies, un jeu de règles et de définitions, de techniques et d'instruments » (Foucault 1971:35). Cette dimension est liée aux modalités d'expression, sinon de communication, car le savoir produit doit se transmettre et c'est en circulant qu'il joue son rôle. La troisième dimension, subséquente à la deuxième, est relative à des circuits de communication et de circulation du savoir. Ces circuits deviennent de plus en plus complexes, appuyés par des kits « technétroniques » que l'on utilise dans la production et la circulation du savoir. En cette ère de la digitalisation, on produit le savoir lorsqu'on est capable de publier des livres et des articles dans des journaux évalués par des pairs à forte audience internationale; on produit le savoir lorsqu'on le fait à travers des publications dont les auteurs bénéficient de partenariats de collaboration avec des chercheurs d'autres pays ou d'autres régions du monde. Enfin, ces publications doivent être cotées non en Bourse, mais sur des sites propres, ce qui va influencer sur la visibilité de l'université. Des notions d'« effet d'impact », de *rankings*, d'index de citations sont propulsées dans la littérature et donnent lieu à une compétition aveugle, la recherche étant devenue une marchandise qu'on offre sur le marché. « La scientométrie » et « l'analyse bibliométrique » deviennent ainsi des pratiques objectives dans le processus de la production de la connaissance (Beigel 2014:618). Dans cette « influence globale de la recherche », le rôle de l'anglais en tant que *lingua franca* du savoir est de plus en plus prégnant (Hanafi & Arvanitis 2014:723-742). La production du savoir se résout dans des publications dans des revues avec des pairs évaluateurs⁴. Le syndrome de *Publish or perish* (*Publier ou périr*), devenu un cauchemar pour des chercheurs individuels dans les pays développés, se répand à l'échelle mondiale et s'empare de la vie des universités et des nations.

Si, actuellement, tous les chercheurs du Nord et du Sud sont engagés dans le savoir en sciences sociales, à la production duquel ils s'efforcent de contribuer, il suffit de rappeler que ce savoir a d'abord été produit quelque

part pour quelque chose. La découverte de ce lieu d'émergence des sciences sociales, soit l'Occident, permet de considérer que ce savoir n'est pas neutre : il a été et est au service d'« une énergétique d'un devenir » (Kä Mana 2018:67) pour accompagner la volonté de la conquête du monde. Walter Mignolo dit mieux quand, à ce sujet, il écrit :

Que l'émergence des sciences sociales en Europe au cours du XIXe siècle, précédée par la pensée sociale européenne pendant le siècle des Lumières, est déjà largement connue et acceptée... Les sciences sociales se sont répandues dans le monde entier. Elles sont devenues les compagnes de l'empire... Elles ont fait partie intégrante de la construction de la civilisation occidentale et de l'expansion impériale occidentale concomitante⁵. (Mignolo 2014:585-586)

Ainsi considérées, la connaissance et la production de la connaissance dans le monde globalisé continuent à soulever des questions sur la contribution de l'Afrique dans ce domaine et sur la pertinence de ce savoir dans l'affranchissement et l'*empowerment* (autonomisation) de ce continent. Aborder ce questionnement conduit à parler de la « colonialité épistémique » (Mignolo 2014:588) des sciences sociales.

Sortir de la colonialité épistémique : état des lieux

La colonialité épistémique est la gangue subreptice et silencieuse qui obstrue tout effort de développement du savoir et surtout de production du savoir dans les sciences sociales en Afrique, un savoir qui soit porté à éclairer la société pour son devenir assumé. Qu'est-ce que la colonialité épistémique? Avant de répondre à cette question, il importe de noter que cette expression est utilisée dans une synonymie avec les termes « eurocentrisme » (Amin 1988), « métrocentrisme » (Go cité par Patel 2014:606) ou « pensée captive » (Alatas 1995:90). Tous ces termes renvoient à un même soubassement, sinon à un même piège : celui qui consiste à enfermer la manière de penser dans l'interprétation du monde taillée sur la mesure déterminée depuis le siècle des Lumières par les Européens, ceux du « monde Atlantique ». Selon Samir Amir, la colonialité épistémique est l'expression de l'eurocentrisme, c'est-à-dire « de l'universalisme tronqué des propositions offertes par l'idéologie et la théorie sociale » (Amin 1998:10). Pour Lander (cité par Mignolo 2014:584) :

Le problème de l'eurocentrisme dans les sciences sociales ne réside pas seulement dans le fait que ses catégories fondamentales ont été créées en fonction d'un temps et d'une place particuliers et par la suite ont été utilisées de manière plus ou moins créative et rigide pour étudier d'autres réalités... Le problème réside dans l'imaginaire colonial sur lequel les sciences sociales occidentales ont construit leur interprétation du monde.

Les ravages de la colonialité épistémique sont importants sur les sciences sociales en Afrique. Ils se manifestent par l'empilement des asymétries sur le plan du savoir et de sa circulation. D'abord, il se dessine une division du travail scientifique par laquelle une partition des tâches se met en mouvement : à des chercheurs du Nord revient la tâche de producteurs des théories et des méthodes; ils bénéficient des appuis financiers de leurs centres de recherche (Heilbron 2014), et sont capables aisément d'effectuer des recherches sur le terrain, situé dans le Sud global; des chercheurs du Sud, on attend qu'ils récoltent des données de terrain et qu'ils appliquent, testent, sinon reproduisent des théories et des méthodes élaborées outre-Atlantique. Un autre versant de cette partition se lit à travers le fait que les chercheurs du Nord peuvent écrire sur les pays du Sud global et en devenir des experts; rarement, les experts du Sud global peuvent publier sur des questions du Nord et en devenir des experts écoutés.

Ensuite, il y a lieu de parler du silence que l'on maintient sur l'Afrique. L'Afrique est absente dans la problématique de la modernité, à laquelle on pense qu'elle n'a en rien contribué (Patel 2014 : 606). Un autre silence découle du fait que les grands auteurs (les *top writers*) euro-américains sont indifférents aux auteurs africains qu'ils ne citent qu'à peine dans leurs écrits, alors que dans les écrits des Africains, c'est la compétition, sinon une course effrénée que l'on fait pour citer des références des auteurs euro-américains. Pour le cas de ces auteurs, les *top writers*, il suffit de rappeler Michel Foucault, Samuel Huntington, Francis Fukuyama, qui citent à peine quelques auteurs africains⁶. Enfin, il suffit de citer le piège de l'enchantement créé chez les chercheurs du Sud global en quête de publications dans des revues internationales bien cotées sur le plan global, ce qui relève de l'effet impact. Ces revues, à l'exemple des *Cahiers d'études africaines*, *Revue Tiers Monde*, *Archives européennes de sociologie*, *Review of International Studies*, *African Affairs*, *Politique africaine*, etc., appartiennent aux centres dominants du savoir situés dans le monde atlantique. Elles sont cotées par ceux-là mêmes qui exercent subrepticement le contrôle hégémonique sur les canons du savoir, position qui leur permet de filtrer les productions des prétendants et prétentieux chercheurs du Sud global. Analysant le ravage de l'envie d'entrer dans la cour des grands que l'on trouve dans la communauté des chercheurs au Nigeria, Omobowale, Akanle, Adeniran et Adegboyega ont démonté cette mécanique d'attraction que les publications extérieures payantes et prédatrices ont induite sur cette périphérie; paradoxalement, les chercheurs nigériens se font duper et n'accèdent pas à des avancées significatives en fait de recherche (Omobowale *et al.* 2014:666-684).

De nombreux chercheurs africains, évoluant dans des universités africaines et manifestant leur désobéissance épistémique dans des activités scientifiques organisées par le CODESRIA, ne cessent de faire état des méfaits de la colonialité épistémique. Cette contestation crée une configuration discursive dont la tonalité est de sortir de cette camisole. Par l'écriture, l'approche pour insuffler les marques de la «décolonialité» et de «la désoccidentalisation» (Mignolo 2014:589) sur ce front est à la fois individuelle et collective. Les individualités, en Afrique, sont nombreuses. Il y a des auteurs connus et célèbres et d'autres moins connus. Point besoin de les citer tous ici. Beaucoup d'auteurs africains cités dans ce texte ne participent-ils pas à ce travail lent, mais profond, de «désobéissance épistémique» (Mignolo, cité par Taylor 2012:389)? En effet, des écrits individuels contestant l'épistémè «atlantique» dominante ont été vulgarisés dans les colonnes et les séries de publications du CODESRIA.

Au Congo-Kinshasa, il y a un auteur que l'on cite à peine, c'est Mabika Kalanda, qui a écrit un livre au titre provocateur, *La remise en question : Base de la décolonisation mentale*⁷. Mudimbe a publié sur cette question dans les années 1970 (1972). Samir Amin a publié un essai sur ce front (1998). On peut également citer bien d'autres comme Paulin Hountondji, Arche Mafeje ou Nzongola Ntalaja (Amselle 2008: 65-80). Le Sénégalais Ousmane Kane publie aussi une étude provocante sur *Les intellectuels non europhones* (2003). Dans la littérature africaine, le Kenyan Ngugi wa Thiong'o ou le Nigérian Wole Soyinka, entre autres, ont participé à ce débat (Gordon 2008). Au niveau collectif africain, le combat pour le «border thinking» va se déployer à travers le site et le forum que le CODESRIA va offrir en ce continent dès sa création, en 1973. Le rôle de ce centre panafricain, bien disséqué par Jean-Loup Amselle (2008:65-110), va se condenser, certes, autour des publications (*Séries de livres du CODESRIA, Revue africaine des relations internationales, Revue africaine de sociologie, revue Afrique et Développement, Bulletin du CODESRIA, Afrika Zamani*), mais aussi autour des manifestations scientifiques telles que des assemblées générales et des instituts organisant des sessions annuelles sur des thématiques ouvrant des réflexions et des pensées neuves. Les penseurs africains ne se retrouvent pas seuls dans cette quête d'autres savoirs. Ils ont bénéficié d'une convergence parallèle dans des initiatives des pensées entre les chercheurs des «Trois A».

L'Afrique et le Sud global : conversations pour une connaissance globale et multiple

Sur le front de la lutte contre la colonialité épistémique, les chercheurs africains se dotent du CODESRIA, une plate-forme devenant une passerelle pour des opportunités d'échanges et de collaboration avec des chercheurs

de l'Asie et de l'Amérique latine. En Asie comme en Amérique latine, les préoccupations de la quête de la décolonialité étaient au centre de la discursivité des intellectuels et des chercheurs. C'est en Amérique latine que, déjà dans les années cinquante, Raul Prebisch élabore une analyse expliquant le sous-développement du tiers-monde à l'aide d'un cadre conceptuel du centre et de la périphérie. Ce cadre conceptuel sera récupéré par l'égyptien Samir Amin qui développera la théorie du développement inégal (Amselle 2008). En Asie, des auteurs variés développeront des analyses pertinentes portant sur la remise en cause des généalogies des pensées occidentales étouffant les pensées et les récits locaux. À ce sujet, on peut citer Partha Chatterjee, dont un texte sur *Our Modernity* (1997) sera publié conjointement par le Sephis et le CODESRIA. Un autre Indien mérite d'être cité : il s'agit de Dipesh Chakrabarty qui popularisa un courant d'analyses portant sur la compréhension de la dynamique des exclus de la société qu'on dénomme les *Subaltern Studies*. Ce dernier auteur a publié un livre fort intéressant intitulé *Provincializing Europe* : « Il énonce dans cet ouvrage la thèse majeure du mouvement subalterniste indien, à savoir la mise en question de la prétention de l'Europe à gouverner le monde au nom de la raison universaliste, et la nécessaire provincialisation qui en résulte, c'est-à-dire sa réduction au statut d'une aire culturelle quelconque » (Amselle 2008:149-150).

Des conversations stratégiques sur les savoirs entre les Africains et les autres partenaires du Sud global pour réduire les effets et les illusions du monde atlantique vont se multiplier et prendront les chemins de la coopération institutionnelle durable. Une sorte de commission tri-continentale⁸ sera créée : ainsi, le CODESRIA signera des accords de collaboration avec le Conseil latino-américain des sciences sociales (Clacso) basé à Buenos Aires et avec l'Association asiatique des Études politiques et internationales (Apisa : Asian Political and International Studies Association) dont le siège est à Kuala Lumpur en Malaisie (voir aussi Amselle 2008:114). Entre le CODESRIA et le Clacso, vont être organisées des activités scientifiques autour des thématiques qui conduisent à la tenue des conférences intercontinentales. Sur ce chapitre des initiatives mutuelles, il importe de citer l'appui qui sera apporté au CODESRIA et à d'autres plates-formes du Sud global engagées dans la décolonialité épistémique par un programme financé par les Pays-Bas : c'est le Sephis (South-South Exchange Program for Research on the History of Development) (Amselle 2008:115-116).

Sur cette lancée, il est tout indiqué de relever les percées que les intellectuels africains et du Sud global ont réussi à faire en « pénétrant » les cercles du savoir dominant. Cette pénétration a été opérée lorsqu'en 2006, l'Association internationale de sociologie a organisé son Congrès à

Durban. Cette épopée est narrée par Sitas lorsqu'il parle de la détermination des sociologues africains à inscrire un agenda pour la mise en œuvre « d'un projet de sociologie globale de l'Afrique » (2014:457-471).

Portée et limites d'un Bandoeng épistémique

Bandoeng épistémique est déjà une réalité : il est issu de la convergence objective de la communauté des chercheurs originaires des « Trois A ». Cela explique les différentes initiatives que le CODESRIA a engagées pour nouer des partenariats avec les pairs de l'Amérique latine et de l'Asie. Même au Nord, il y a ceux qui militent en s'opposant à la colonialité. C'est le cas de Sephis, un programme financé par le gouvernement hollandais. La mise en mouvement de ce Bandoeng épistémique répond à une contrainte objective, celle dégagée par Gordon Lewis lorsqu'il affirme que dans le processus de la décolonisation, on ne peut réussir que si tous les concernés vivant dans cette situation se déterminent à agir ensemble et dans le même sens (2008).

Ce Bandoeng épistémique a permis de porter haut le flambeau des formations discursives fustigeant la colonialité épistémique et en appelant à une décolonialité épistémique en vue des pensées alternatives. Ce « border thinking » traverse actuellement plusieurs domaines du savoir : en relations internationales ou en sociologie en Afrique. Dans la discipline des relations internationales, l'eurocentrisme est encore l'horizon théorique incontournable. Que ce soit le concept de la souveraineté, de la puissance, de l'intégration ou même de l'État, le champ constitutif de ces termes repose sur des « généalogies occidentales » (Mignolo 2014) excluant celles de l'Afrique, de l'Amérique latine et de l'Asie. C'est la tâche à laquelle s'attachent des auteurs différents comme Amitav Acharya (2016:4-15), Yaqing Qin (2016:33-47) et Melisa Deciancio (2016:106-119). Deciancio a déconstruit le mythe sur lequel s'appuient les études des relations internationales lorsqu'elles s'appliquent à analyser les États de l'Amérique latine (2016:106-110). En sociologie, les chercheurs du Sud global ont élevé leurs voix et ont investi certains cercles où on parle de la sociologie à travers les voix des maîtres du monde dont ils tentent de contester la portée discursive ; c'est le cas de Archie Mafeje (+), Mignolo, Sitas ou Patel (Amselle 2008). Ils ont réussi à en appeler à un projet de sociologie globale. De même, ils ont réussi à faire inscrire dans des problématiques légitimes des questions concernant la vie réelle des peuples africains (Sitas 2014).

La prise de conscience de la nécessité de la décolonialité est évidente. Ce travail herculéen continue. Les limites de ce Bandoeng épistémique découlent du rapport de forces dans l'économie politique internationale du savoir : les ressources financières sont un ingrédient dont il faut prendre la mesure.

Avec la digitalisation dans l'industrie des écrits, la dépendance technologique de l'Afrique a besoin d'être corrigée. L'Amérique latine se dote d'outils de publications à travers tous les gadgets technétroniques pour un espace propre des publications sur le Web avec des possibilités sur « l'Open access » (Vessuri *et al.* 2014:647-665). L'Afrique éprouve encore des difficultés pour avoir l'espace d'autonomie pour ses propres publications : elle dépend en grande partie des partenariats scientifiques (financiers) du Nord.

Conclusion

La connaissance et la production de la connaissance évoluent dans un environnement dont la géopolitique du savoir démontre une partition des rôles entre un Nord s'imposant, constitué de plusieurs centres de savoir dominants, et un Sud global consommateur, sinon reproducteur des idées d'autrui. Cette situation se traduit par une colonialité épistémique. Sortir de cette colonialité est une tâche qui a commencé depuis longtemps. Cette tâche se déroule avec des aléas de toutes sortes, mais avec détermination, dans le Sud global. Commencée en Amérique latine et en Asie, cette résistance épistémique a trouvé des échos en Afrique, dont des auteurs ont entrepris la contestation de la persistance « des langages en folie ». Lorsque le CODESRIA, une fois créé, s'offre comme une plate-forme de discussions et de production de connaissance, il inaugure des synergies avec des plates-formes d'autres continents du Sud global pour chercher à créer d'autres lieux et espaces de production de connaissance. Ce Bandoeng épistémique est en marche : son épopée est en train de se dérouler avec des aléas divers. La communauté des chercheurs africains cherche à jouer un rôle ; mais ce rôle trouve ses limites dans des contraintes financières et technétroniques. La dépendance de l'Afrique sur ce double plan ne saurait lui permettre de se déployer de manière autonome dans le champ de la production de la connaissance. Mais l'avenir est ouvert : il appartient à l'Afrique d'engager des moyens pour appuyer les ressources humaines, qui sont nombreuses, de sorte que les circuits de la production et de la circulation de la connaissance aient une énergétique propre à ce continent.

Notes

1. 'knowledge is here used broadly to signify all forms of information production including those involved in technological innovation, cultural creativity and academic advance' Rufus Pollock (2009).
2. Le terme de connaissance vient du verbe latin *cognoscere* ; le savoir, du verbe latin *scire*. En fin de compte, cette approche étymologique est un piège qui relève de « la colonisation épistémologique » que Lewis Gordon nous enjoint d'éviter (2008).

3. L'Association internationale de sociologie a une anagramme en anglais, ISA qui ressemble à celle de l'Association des études internationales (International Studies Association).
4. Beigel note qu'à l'ère de la globalisation du système de publications, les revues à évaluation par les pairs déclassent les livres. Les chercheurs se ruent pour se faire publier ainsi dans des revues. Par ailleurs, le système de publication a introduit la fonction « d'indexeurs », remplaçant celle des « catalogueurs » (Beigel 2014:617).
5. 'That the social sciences emerged in Europe during the nineteenth century, preceded by European social thought during the Enlightenment, is already widely known and accepted... The social sciences expanded around the world. They became the empire companion... They were part and parcel of building Western civilization and the concomitant Western imperial expansion.' (Mignolo 2014:585-586)
6. Dans le livre de Samuel Huntington, *Le choc des civilisations*, dans l'index, nulle mention n'est faite de l'Afrique subsaharienne. On y mentionne l'Afrique du Sud et quelques autres pays africains, le nombre des citations (et de pages) dépassant à peine dix. Point de référence à Cheik Anta Diop ni à Senghor tandis que Leo Frobenius est cité (Huntington 1997).
7. "Mabika Kalanda wrote several books on different topics, ranging from the intra-ethnic conflict between the Lulua and Luba-Kasai to mythology, but his most important book with respect to postcolonial Africa is *La remise en question : base d'une décolonisation mentale* (1967), in which the author calls for mental decolonisation in Africa by the calling into question of ideas, values and behaviour inherited from colonialism. The manuscript was sent to the publisher in 1965, but the book did not appear until two years later. By the time Mabika Kalanda began writing it in 1964, he had already dropped using his 'Christian' or 'European' name of Auguste, nearly eight years before Mobutu launched his 'recourse to authenticity' drive in February 1972, which ordered his compatriots to use African names only and to promote African culture. Before that, in 1963, Mabika Kalanda had written a book in Tshiluba, one of the four national languages in the DRC, entitled *Tabalayi*, or open your eyes, for the Lulua and Luba-Kasai who are not fluent in French, but who share the same mother tongue, to resist the manipulations of ambitious politicians who were stoking the fires of division and war for their own interests. Today, when you go into academic forums in the United States and in Anglophone Africa, you hear scholars heap praise on the distinguished Kenyan writer and academic Ngugi wa Thiong'o, formerly James Ngugi, as the person who first came up with the concept of mental decolonisation in his book *Decolonizing the Mind* (1986), although Ngugi himself gives a lot of credit to Frantz Fanon for this idea. Unfortunately, both Anglophone and Francophone scholars in Africa know little or nothing about Mabika Kalanda and his work. One can understand why Anglophone scholars could not have heard of him in the absence of translations. In the case of Francophone scholars, on the other hand, the main issue is the

fact that we seem to notice great African intellectuals only after they have been discovered by Europeans or Americans”, “A People’s Historian: an interview with Georges Nzongola-Ntalaja,” by *Review of African Political Economy*, April 20, 2021, See <https://roape.net/2021/04/20/a-peoples-historian-an-interview-with-georges-nzongola-ntalaja/>

8. Sur le plan de la géopolitique mondiale, un affrontement s’est réalisé entre les pays développés organisés en une Commission trilatérale (USA, Europe et Asie) et les pays du tiers-monde qui ont créé la Commission tri-continentale dans les années 1970. Si cet affrontement avait une forte connotation politique, il va prendre la forme d’un combat intellectuel avec ce que font le CODESRIA, le Clasco et l’Apisa pour instaurer un front pour des pensées alternatives.

Références

- Alatas, S., 1995, « La sacralisation des sciences sociales : la critique d’une nouvelle notion dans le discours académique », *Archives des sciences sociales des religions*, Vol. 91, n° 91, p. 89-111.
- Amin, S., 1988, *L’Eurocentrisme. Critique d’une idéologie*, Paris, Anthropos.
- Amselle, J.-L., 2008, *L’Occident décroché. Enquête sur les postcolonialismes*, Paris, Stock.
- Beigel, F., 2014, “Introduction: Current Tensions and Trends in the World Scientific System,” *Current Sociology*, Vol. 62, n° 5, pp. 617–625.
- Brzezinski, Z., 1975, *La révolution technétronique*, Paris, 1975.
- Chatterjee, P., 1997, *Our Modernity*, Dakar & Rotterdam, CODESRIA & Sphes.
- Foucault, M., 1971, *L’ordre du discours*, Paris, Gallimard. <http://www.scribd.com/doc/32347244/Michel-Foucault-L-Ordre-Du-Discours> le 25 juillet 2015.
- Gordon, L., 1982, « Décoloniser le savoir à la suite de Frantz Fanon », *Tumultes*, Vol. 3, n° 31.
- Gordon, L. and F. F. Bragato, 2017, *Geopolitics and Decolonization: Perspectives from the Global South*, London, Rowman & Littlefield International.
- Hanafi, S. and Aravanitis, R., 2014, “The marginalization of the Arab language in social science: structural constraints and dependency by choice,” *Current Sociology*, 62/5. September, pp. 723–742.
- Heidegger, M., [trad. 1962] 1986, *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard.
- Heilbron, J., 2014, “The social sciences as an emerging global field,” *Current Sociology*, Vol. 62, n° 5, pp. 685–703.
- Huntington, S., 1997, *Le choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob.
- Kä Mana, 2018, « V. Y. Mudimbe et l’Afrique. La question de la libération africaine de la science, de la culture, de l’économie et de la pratique politique », *Congo-Afrique*, p. 60-77.
- Kane, O., 2003, *Les intellectuels non europhones*, Dakar, CODESRIA Book Series.
- Kayaoglu, T., 2010, “Westphalian Eurocentrism in International Relations Theory,” *International Studies Review*, Vol. 12, n° 2, pp. 193–217.
- Mignolo, W., 2002, “The Geopolitics of knowledge and the colonial difference,” *The South Atlantic Quarterly*, vol. 100, n° 1, pp. 57–96.

- Mignolo, W., 2014, "Spirit out of bounds returns to the East: The closing of the social sciences and the opening of independent thoughts," *Current Sociology*, vol. 62, n° 4, pp. 584–602.
- Ngoie Tshibambe, G., 2017, "Decolonizing the Social Sciences in Sub-Saharan Africa: Challenges and Prospects for Furthering the Global South Dialogue," in Lewis Gordon and Fernanda Bragato (eds.), *Geopolitics and Decolonization: Perspectives from the Global South*, London, Rowman & Littlefield.
- Nzongola-Ntalaja, G., 2021, (<https://roape.net/2021/04/20/a-peoples-historian-an-interview-with-georges-nzongola-ntalaja/>), le 5 mai 2021.
- Patel, S., 2014, "Afterword: Doing global sociology: Issues, problems and challenges," *Current Sociology*, vol. 62, n° 4, pp. 603–6134.
- Pollock, R., 2009, *Exploring Patterns of Knowledge*, University of Cambridge.
- Sitas, A., 2014, "Rethinking Africa's sociological project," *Current Sociology*, volume 62, Number 4, monograph 2. pp. 457–471.
- Strange, S., 1988, *States and Markets. An introduction to International Political Economy*, London, P. Pinter.
- Taylor, L., 2012, "Decolonizing International Relations: Perspectives from Latin America," *International Studies Review*, Vol. 14, N° 3, pp. 386–400.
- Vessuri, H. et al., 2014, "Excellence or quality? Impact of the current competition regime on science and scientific publishing in Latin America and its implications for development," *Current Sociology*, Vol. 62, n° 5, pp. 647–665.